

L'OBUS.

CONTE

Par M. Victorien Sardou.

Le jour de l'An et les étreintes me rappellent un épisode du siège qui me fait quelque bon-pour, je m'en vante.

Que le lecteur se rassure ! — Je ne le conduirai pas au temple, ni aux avant-postes, mais tout simplement rue de Trévise, chez mon vieux ami Dutailly, riche fabricant de produits chimiques, mari d'une excellente femme, père d'une fille charmante, industriel habile, bon patriote, un peu fou en politique ; au demeurant le meilleur homme du monde.

Surpris par l'investissement de Paris, à l'heure où il bouclait ses malles pour le départ, il s'était consolé par la conviction que la ville ne tiendrait pas huit jours. Mieux avisée, Mme Dutailly se préoccupait tout d'abord de l'approvisionnement du logis, où elle amassait une telle abondance de vivres que, le siège eût-il duré trois mois de plus, les Dutailly n'auraient jamais connu la famine. Puis elle complétait son œuvre en installant dans son jardinnet une vacherie, tout un petit lait et même une étable à porcs qui, trois mois plus tard, valaient leur pesant d'or.

Dès le mois d'octobre, on la bénissait ; moi le premier, dont le convert était mis chez les Dutailly, le jeudi et le dimanche soir, et qui trouvait là de quoi me dédommager des privations de toute la semaine. Comment ne pas s'extasier, dans ces jours de disette, à la vue d'une omelette au lard ou d'un morceau de gruyère, arrosés d'excellents vins qui n'avaient aucune parenté — chose rare — avec les produits chimiques de la maison ?

Je n'étais pas le seul convive accrédité de cette table hospitalière. Un autre y avait son couvert mis à côté du mien. Le jeune Anatole Brichaut, principal commis de la fabrique, futur associé et gendre de Dutailly. Ce brave garçon, mélancolique, chétif, un peu timide, était fort apprécié de la fille du patron, Mlle Gertrude, qui ne paraissait pas insensible à cet amour-là. Sans qu'il y eût une parole d'échange, la candidature de Brichaut était vue par les Dutailly d'assez bon œil pour que l'union des deux jeunes gens fût chose convenue tacitement. — Par malheur, la guerre s'annonçait le dénouement. — Brichaut, caporal dans la mobile de la Seine et caserné à Saint-Denis, faisait son devoir de soldat, consciencieusement, comme il faisait toutes choses, mais sans enthousiasme, il faut bien le dire, et donnait au diable ce siège éternel qui retardait son bonheur, et dont il critiquait les opérations, docilement, à sa manière, mais non sans amertume.

Ces critiques ne laissaient pas d'agacer Dutailly, fanatique du général Trochu. Chose plus grave : le Temps publiait alors une série d'articles, où l'auteur reconstruisait les opérations militaires de la province, au gré de son imagination en délire. — Dutailly avait pris ces réveries au sérieux. Il piquait ses petits drapeaux sur la carte, aux points déterminés par le stratège du Temps, suivait avec anxiété ces marches et contremarches chimiques et non prédisait à bref délai des victoires décisives. Brichaut, incrédule, risquait une timide objection. Dutailly s'extasiait, s'emportait, s'intervenait à temps pour apaiser le débat ; mais le patron, au fond de l'âme, ne se consolait pas de toutes ces batailles que son commis l'em-bâtait de gagner.

La présence d'un nouveau convive vint encore compliquer la situation. Je fus surpris un soir, arrivant en retard, de voir ma place, à la droite de Mme Dutailly, occupée par un personnage inconnu, haut en couleurs, large d'épaules, bruyant et vantard. Il portait des galons de capitaine sur un uniforme de fantaisie, orné de la décoration de quel théâtre et chaussé des bottes énormes, auxquelles il était impossible de méconnaître un héros.

— Monsieur Robillard, me dit Dutailly, en nous présentant l'un à l'autre, — capitaine des Enfants perdus de Courbevoie.

Je n'avais pas expédié le potage que j'étais fixé sur le Robillard. Les exploits de ce galliard devaient consister à dégarnir les maisons désertes de la banlieue des meubles qui pouvaient tenter la cupidité de l'ennemi et à les déposer en lieu sûr, ignoré de leurs propriétaires. Je me demandais avec étonnement comment ce Mandrin à forte mâchoire était appelé à se coiffer à rogner notre part de gruyère. Mme Dutailly m'expliqua le fait,

non sans émotion. A la tombée du jour, elle avait fait une chute assez dangereuse sur le boulevard. Poissonnière tout luait de verglas. Robillard, qui passait par là, l'avait portée à la pharmacie la plus proche et enfin ramenée chez elle, légèrement contusionnée et passablement ébouriffée. Par reconnaissance, elle n'avait pu faire moins que d'inviter son sauveur à dîner. Cette explication me rassurait. J'espérais en être quitte du héros pour cette fois.

Le drôle d'était pas sot ! — Il se donnait comme intéressé dans une grosse affaire de charbonnage, qui l'obligeait à courir toute l'Europe, et nous contait fort plaisamment ses souvenirs de voyage. La guerre l'avait, disait-il, ramené à Paris, dont le salut réclamait sa présence. Quant à ses prouesses dans la banlieue, à la tête des Enfants perdus, on pense bien qu'elles passaient toute croyance. « L'ennemi était harcelé, sur les dents ; il n'en pouvait plus !... Avec cinq mille hommes comme les siens, la trouée était faite, etc., etc. » Mme Dutailly écoutait ses énumérations avec complaisance. Dutailly résistait mal à l'envie d'y ajouter foi. Gertrude seule était fort indifférente. Quant au pauvre petit moblot, plus pâle ce soir-là et plus perdu que jamais dans sa vaine et trop large, affligé, en outre, d'un rhume de cerveau on ne peut plus ridicule, il semblait égaré par le voisinage de ce grand diable, qui ne lui marchandait ni les allusions pémibles, ni les coups d'œil narquois, ni les comparaisons dé-plaisantes.

J'inventai un prétexte pour quitter la place, après le café, assommé par les fanfaronnades de ce Gascon ; à qui je croyais dire adieu pour toujours. — En quoi je me trompais bien. Car, le dimanche suivant je le trouvai à la même place ; puis le jeudi. Et finalement il eut son couvert mis à tous nos repas.

Le ménage Dutailly était fasciné. Le Robillard avait séduit Mme Dutailly par sa belle humeur et cette galanterie presque tendre à laquelle aucune femme de cet âge n'est insensible, et papa Dutailly par l'intérêt qu'il semblait prendre aux opérations militaires du Temps et au déplacement des petits drapeaux sur la carte. Anatole, plus enrhumé que jamais, perdait visiblement, à chaque repas, tout le terrain conquis sur lui par ce bravahe.

Sen dés crédit fut surtout sensible après l'affaire du Bourget, où le pauvre garçon avait fait bravement son devoir et d'où il nous était revenu blessé à l'avant bras. — Il nous conta l'affaire et la mort de Baroche tué à ses côtés, et l'abandon, et la retraite, et toute cette triste fin d'un combat héroïque, avec un déconfortement si lamentable que, pour un peu, le capitaine eût traité de déserteur et de lâche. S'il ne le fit pas, ce fut bien par égard pour les maîtres du logis ; mais il le donna assez à entendre. Avec quelle noble indignation il démontra que, si les Enfants perdus eussent été là, la chose aurait pris une tout autre tournure. Là dessus, s'échauffant, il nous esquissa un plan de sortie par les hauteurs de Montmorency, Cormeilles, avec passage de l'Oise, marche sur Rouen, puis arrivée triomphale au Havre... qui émut Dutailly jusqu'à l'enthousiasme. Ce pendant que le pauvre Anatole humilié souffrait tristement de sa blessure encore saignante, personne que Gertrude et moi n'y prenant garde.

Le lendemain, il avait la fièvre, gardait le lit, et, pendant quelques semaines, il fut absent de nos repas. Le capitaine établit vivement ses prétentions à la main de Mlle Gertrude, et l'attitude des parents n'était pas pour le décourager. Le jour où Anatole nous revint convalescent et plus maigre que jamais, il se parut bien que Mlle Gertrude avait les yeux rouges et qu'il y avait en dans la journée quelque escarmouche entre elle et sa mère, plus engouée que jamais de son Robillard. — Je compris qu'il était temps d'intervenir, dans l'intérêt de ces pauvres enfants. Ce jour-là était précisément le dernier dimanche de l'année, et, comme on parlait nécessairement du nouvel An, que nous devions fêter en famille :

— Parbleu, chère madame Dutailly, s'écria le capitaine, il faut que je vous fasse une surprise pour vos étreintes.

Ceci me donna l'idée de présenter la mienne.

Le jour de l'An, Dutailly nous reçut les bras ouverts et radieux. Le stratège du Temps venait de battre à plat : courtes les principes Charles aux environs d'Evreux, après l'y avoir attiré par une retraite simulée, qui était un des plus beaux faits d'armes des temps modernes. — Anatole, lui, apportait un lapin qu'il avait pris au lacet, dans l'île désolée de Saint-Denis ; lapin de choux, bien entendu, retourné à l'état sauvage. Quant au capitaine, il présentait à Mme Dutailly un gros sac de marrons glacés dans un casque allemand.

— Chère madame, dit-il en souriant, il n'aurait tenu qu'à moi de vous offrir dans ce casque la tête du propriétaire.

— Quoi, s'écria Mme Dutailly suffoquée par l'admiration, vous l'avez tué ?

— Pour vous offrir cette boîte à bonbons, belle dame, qui n'est pas, j'ose le dire, à la portée de tout le monde.

Je vous passe le récit de l'aventure, dont vous pensez bien que le farceur ne nous épargna pas le détail. Blotti dans un tonneau, il avait guetté, surpris, terrassé le porteur de casque, sentinelle perdue, et, dans une lutte corps à corps, l'avait étranglé pour ne pas attirer l'ennemi par l'emploi de son revolver !... Oh ! que le lapin de choux, étranglé, lui aussi, faisait pierre mine à côté de ce glorieux trophée !

— Quant à moi, dis-je, je n'ai pas l'orgueil de rivaliser avec un brave tel que le capitaine ; mais j'ai aussi ma petite surprise. — Secrement, elle n'est pas encore arrivée, et, si vous m'en croyez, nous dînerons sans l'attendre.

On se mit à table et le repas fut très gai. On avait saigné un cochon pour l'occasion, et son boudin fut le plus grand succès.

Nous étions au café, et nous allumions les cigares, quand un domestique nous dit qu'un artisan venait de déposer mon cadeau dans le salon. Nous passâmes au salon, où l'objet était en effet, posé sur une table, enveloppé de papier glacé et cerclé d'une faveur bleue.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? — dit Mme Dutailly.

— Ne cherchez pas, chère Madame, c'est un obus.

— Un obus ?

— Dutailly m'a exprimé plusieurs fois le désir d'avoir un obus, mais un vrai, qui eût servi, et à ma requête, mon ami Rolland, commandant de batterie, m'envoie celui-ci qui vient du plateau d'Avron, où il a oublié d'éclater en tombant.

Tout en parlant, je dénouais la faveur bleue, je déchirais le papier, et l'obus apparaissait noir, sinistre, menaçant.

— Parbleu, dit Dutailly, tu m'enchantes. J'en ferai un pendule pour mon cabinet.

— Mais, objecta Mme Dutailly inquiète, s'il n'a pas éclaté ?

— Oh ! rassurez-vous, il a été bien convenu que Rolland ne me l'envoyait que désarmé et vide ! — Du reste, voici sa lettre d'envoi.

J'ouvris une lettre collée au flanc de l'obus, et je m'apprêtais à la lire tout haut ; mais, à la première ligne, ma figure dut exprimer la surprise, puis l'inquiétude, car tout le monde s'écria : — Qu'avez-vous ?

— Mon Dieu... j'ai... Econ-tez... et je lus :

« Voici l'obus demandé. Seulement il m'a été impossible de trouver ici un artilleur qui sût le désarmer. Faites le porter chez l'armurier du passage de l'Opéra, qui s'acquitte très adroitement de cette besogne. Et surtout la plus grande précaution. Pas le moindre choc, pas un frottement ; car il est fait de l'épaisseur d'une feuille de papier que l'obus n'éclate... »

Je fus interrompu par des cris d'effroi.

— Mais enlevez cela, cria Mme Dutailly. C'est épouvantable !

— Cet obus dans mon salon !

— Mon Dieu ! dis-je, étendant la main...

— N'y touchez pas !

— Du calme ! Rassurez-vous ! L'artilleur qui l'a rapporté va le remporter.

— Mais, Monsieur, dit le domestique tremblant sur le seuil de la porte l'artilleur est parti.

Nouvelles exclamations !

— Alors, dis-je, c'est moi !

— Je te le défends ! s'écria vivement Dutailly. Tu n'es pas de force à porter cela jusqu'au passage de l'Opéra, tout d'une traite. Tu n'aurais qu'à le laisser tomber en route, dans l'escalier, dans l'antichambre !

Mme Dutailly se cramponnait à moi.

— Non ! pas vous !... C'est trop dangereux !... Pas vous !

— Ceci, ajouta Dutailly, est le fait d'un soldat, d'un soldat robuste ! Heureusement le capitaine est là.

— Moi, dit le capitaine !

— Eh ! oui, mon cher, vous êtes fort comme un Turc, et fait à ces choses-là. Vous jouez avec les balles et les obus, comme un écolier avec ses billes et ses ballons.

— Pardon... pardon, objecta le capitaine, qui pâlisait légèrement, c'est que, un obus... Diab !... Ne pourrait-on attendre jusqu'à demain et le faire prendre ?

— Demain ! Pour que je ne ferme pas l'œil de toute la nuit. J'irai plutôt coucher à l'hôtel.

Ici, Anatole prit tranquillement la parole :

— Retenez-vous, Madame ; c'est moi qui porterai l'obus.

Dutailly l'arrêta.

— Vous êtes fou, mon cher ! Convalescent et avec votre bras

malade !... Voulez-vous faire sauter la maison ?

— Effectivement, dis-je, ceci n'est pas le fait d'un malade.

— Mais du capitaine, reprit Dutailly. Je n'ai confiance qu'en lui. — Allons, capitaine, vivement. Elevez ce monstre et délivrez-nous de ce cauchemar !

Le capitaine, à ce moment-là, digérait mal, c'était évident. Mais il n'était pas homme à se déconforter pour si peu.

— Effectivement, dit-il en souriant, ceci me revient de droit. Je voulais dire seulement, quand vous m'avez interrompu tout à l'heure, que l'enlèvement de cet objet par un piéton est trop dangereux. Le sol est glissant, il suffit d'un faux pas pour tuer dix personnes dans la rue. Le transport en voiture est seul raisonnable.

— Mais, répliqua Dutailly, une voiture en ce moment ?... On les compte. Elles sont presque toutes réquisitionnées pour les ambulances.

— Bon, dit le capitaine. Le général Schmitz, qui m'a déposé chez vous, dîne chez Brébat, sa voiture l'attend à la porte du restaurant. Je le prie de me la prêter. Il est de mes amis. C'est chose faite. Le temps de boucler mon centaron, et d'aller jusqu'ici. C'est dix minutes, un quart d'heure au plus.

— Allez vite, dit Mme Dutailly. Je ne vivrai pas, pendant ce temps-là.

— J'y cours, chère Madame. — Ce diable, le capitaine prenait son képi, son manteau et gagnait le large.

Et, à la façon dont il dégringolait l'escalier, il était évident qu'il se hâtait.

Je rentrai dans le salon, où regardait la consternation. Mme Dutailly balançait entre l'envie de fuir et le désir de surveiller l'obus. Sans en avoir l'air, je regardai la rue éclairée par la lune.

— Il était simple de me le laisser prendre, murmura Anatole.

— Allons, taisez-vous ! reprit Dutailly, un peu surpris du courage tranquille de ce garçon. C'est bien mieux le fait du capitaine.

— Pourquoi, gémit Mme Dutailly, qui ne se fasse pas trop attendre ?

— Pour se faire attendre, chère dame, lui dis-je fort gaiement, vous pouvez y compter, — car il ne reviendra pas.

— Il ne reviendra pas ?

— Certes non. Pour aller chez Brébat, son chemin était de traverser la rue à droite, et il vient de s'éteindre par la gauche et même assez vivement.

— Par exemple ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, amis Dutailly, que votre capitaine est un intrigant et que je me réjouis d'avoir démonté les batteries de ce fanfaron, à la faveur de cet engin.

Et, prenant un album de photographie, j'en assénai un coup violent, sur la tête de l'obus qui éclata en mille morceaux... de chocolat ! de pistaches ! Un éclat de rire salua cette explosion, et je puis dire, ce dénouement.

Il était en chocolat ! et semait, sur le tapis, toute une mitraille de dragées, de pralines.

Trois mois plus tard, Anatole épousa Gertrude.

Et du capitaine, plus de nouvelles !

LE 1er janvier 1870

AUX TUILERIES

L'année s'était achevée au milieu des symptômes d'une agitation naissante prédisant à la transformation du régime impérial qui allait s'affirmer sous le ministère Ollivier.

Un crime affreux, une famille de cinq personnes assassinée par un jeune homme de vingt ans, du nom de Trupmann, était venu jeter une ombre sinistre sur les derniers jours de 1869.

Chaque année, le premier jour de l'an était célébré, aux Tuileries en grande pompe.

Sur une invitation du grand chambellan, duc de Bassano, toutes les dames, les officiers des maisons de l'Empereur et de l'Impératrice, les grands officiers de la Couronne, les grands dignitaires étaient invités à assister à la messe des Tuileries, afin de présenter leurs vœux et leurs hommages aux souverains. On pénétrait dans les grands appartements par l'escalier particulier de l'Impératrice, pour se réunir dans le salon blanc, ou salon du Premier Conseil, où se trouvait, au-dessus de la cheminée, un grand portrait de Bonaparte jeune.

Les hommes en uniforme de gala, les femmes en grande toilette de jour, longues traînes et chapeaux de ville, composaient une réunion élégante et nombreuse. Une ombre de mélancolie se lisait sur bien des visages. L'Empereur se séparait de ses ministres MM. Rouher, Baroche, de Persigny, Jérôme David, anciens serviteurs, attachés de puis longtemps à sa fortune, pour inaugurer une ère toute nouvelle ! — Les anciens ministres étaient présents.

Avertis des événements, ils se préparaient à remettre leurs fonctions aux ministres du 2 janvier.

Le baron Haussmann allait, lui aussi, résigner les fonctions de préfet de la Seine qu'il occupait depuis 1853.

Après avoir accompli l'œuvre colossale de la transformation de Paris, il s'était son poste à M. Henri Chevreau. Sa haute stature, sa physionomie fine et haute étaient remarquables en ce moment. La soutane violette rouge de pourpre de Mgr Darbois, archevêque de Paris, grand aumônier de l'Empereur, se mêlait aux uniformes éclatants des grands officiers de la couronne. L'Empereur parut en uniforme

de général de division, accompagné de l'Impératrice, qui portait une robe moirée gris pâle à long queue traîne faite à baquets carreaux, avec une capote de dentelle blanche couronnée de violettes de Parme et nouée de brides de tulle.

La souveraine avait quarante-trois ans alors. Enfin belle, elle conservait toutes les grâces, toutes les séductions de la jeunesse. Le Prince Impérial, l'air riant dans son uniforme des grenadiers de la garde, marchait aux côtés de l'Impératrice. Il allait entrer dans sa quatorzième année. Le cortège s'étant formé traversa la salle des maréchaux, cette salle immense environnée des beaux portraits historiques des anciens compagnons de Napoléon. Puis on parcourut dans toute sa longueur la galerie de la Paix, pour se rendre à la tribune impériale, dans laquelle les souverains assistaient aux officiers, chacun se groupant dans la salle des trévois qui s'ouvrait sur la chapelle et où les personnes présentes pouvaient suivre la messe. La musique placée sous la direction d'Auber, composée des chœurs et des instruments du Conservatoire, était remarquable. La chapelle des Tuileries occupait au rez-de-chaussée sur les jardins, auprès du pavillon de Marsan, l'ancien emplacement de la salle des Maréchaux, où se tenait la Convention. De médiocre étendue, la décoration en était fort simple.

C'est dans cette chapelle que le Prince Impérial avait fait sa première communion, recevant l'instruction religieuse de M. De Guerry, curé de la Madeleine.

Deux fois, durant les années précédentes, l'abbé Deguerry avait prêché le catéchisme aux Tuileries devant l'Empereur. En se rappelant les paroles qu'il prononçait alors, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un sens saisissant :

— Sire, disait-il, nous sommes des exilés, des voyageurs ici-bas. Nous campons sous des tentes, les plus simples ou les plus magnifiques, que l'on dresse le soir et qui le matin on disparaît. Soit à la souffrance, ne pas défailler sous son poids, la porter avec l'énergie de l'homme que l'univers tombant en ruines ne saurait abattre, voilà la volonté de Dieu, voilà l'exemple de notre divin Sauveur.

Parmi cette foule de gens heureux, favorisés du sort, quelle voix prophétique eût pu s'élever alors pour annoncer la fin du règne, l'inséparablement des splendeurs séculaires de ce palais.

L'Empereur restait absorbé. Il ne pouvait envisager sans une forte préoccupation cette transformation du régime. Quels changements allaient apporter dans sa politique, une orientation nouvelle ? Il avait que cette sorte de désaveu de sa part blessait des hommes qui avaient partagé ses idées, dont il appréciait les mérites et les talents. Ils n'étaient point seulement des serviteurs zélés, attachés à la personne du souverain ; ils avaient été les auxiliaires dévoués d'un règne toujours heureux jusqu'au jour. Ils représentaient un système qui semblait avoir fait son temps.

L'Empereur avait des élan d'une bonté souveraine. Ce jour-là, il sut trouver pour chacun de ces paroles qui attachent à jamais. En rentrant un moment dans ses appartements, l'Impératrice distribua à ses dames d'honneur un souvenir qui était en général quelque bijou. Puis commençait dans la salle du trône le grand défilé des corps constitués qui venaient saluer l'Empereur chaque année. Un mouvement extraordinaire d'équipages animait la cour des Tuileries, où brillaient d'innombrables brassards, autour desquels se groupaient les gens de service. Le soir, un dîner de famille venait clore cette journée, où le rôle des souverains avait un côté vraiment accablant.

Le prince Napoléon étant absent, la princesse Clotilde vint seule au dîner. Puis la princesse Mathilde, le prince et la princesse Lucien Murat, les trois princesses filles de Lucien Bonaparte, la comtesse Primoli, la marquise Roccagiovine, la princesse Gabrielle, qui, retirées à Rome après la guerre, laissèrent à Paris de nombreuses sympathies. Le dîner avait lieu, comme chaque jour, dans le salon de Louis XIV, et la soirée ne se prolongeait guère.

Le lendemain, 2 janvier, paraissait à l'Officiel la nomination des nouveaux ministres : MM. le marquis de Talhouët, Segris, le comte Daru, le maréchal de Bugey, Buffet, l'amiral Rigault de Genouilly, le maréchal Vaillant, Chevallier de Valdrôme, Louvet, Maurice Richard, M. Emile Olivier, en-tête, garde des sceaux, président du conseil.

C'étaient les derniers jours de l'Empire.

L'Empire allait sombrer.

DEPECHE

Télégraphiques

Nouvelles rassurantes.

St Pétersbourg, Russie, 16 janvier — Les nouvelles reçues à la légation sont d'un caractère rassurant, a dit le secrétaire de la légation japonaise dans une interview publiée par la "Gazette de la Bourse" aujourd'hui.

"Ni la Russie, ni le Japon ne déclinent la guerre a continué le secrétaire. Le Japon n'a aucun intérêt à ruiner le prestige international de la Russie.

"Le point central de la difficulté est la Corée, au sujet de laquelle, cependant, il est tout à fait possible d'arriver à une entente prochainement. Le Japon ne demande pas un protectorat sur la Corée ; il ne demande que le droit de libre trafic en Corée et en Mandchourie.

"Le commerce du Japon avec la Mandchourie pourrait être établi de façon à donner à la Russie des avantages équivalents à toute perte que lui causerait l'ouverture des marchés de Mandchourie. En outre, les intérêts russes pourraient être sauvegardés par un traité de commerce russo-japonais.

OUVERTURE

DE LA Diète de Prusse.

Berlin, Allemagne, 17 janvier — La diète de Prusse récemment élue a été ouverte aujourd'hui par l'empereur Guillaume en qualité de roi de Prusse, qui a lu le message du trône d'une voix forte et sonore qu'on entendait clairement dans toutes les parties de la vaste salle blanche du château.

L'empereur a introduit un nouveau cérémonial. Il est entré dans la salle précédé de deux écuyers de haute taille, l'un portant une bannière aux armes des Hohenzollern.

L'empereur portait une bannière aux armes de Prusse et était suivi de nombreux princes, y compris le prince de la couronne Frédéric-Guillaume, le prince Henri de Prusse et le prince Albert de Prusse, et du chancelier Von Bulow.

Dans son discours consacré entièrement à des affaires domestiques, le roi a remercié la Providence de son prompt retour à la santé et a exprimé sa gratitude pour la chaleureuse sympathie montrée par le peuple.

Continuant, il a fait allusion à l'amélioration de la situation économique en Prusse, à l'augmentation des revenus grâce à laquelle l'exercice 1903 a donné un excédent, et a ajouté que les recettes et les dépenses de 1904 se balançaient.

La législation projetée comprend l'achèvement du canal de Berlin à Stettin, la canalisation d'une partie de l'Oder et l'amélioration de l'Oder et de la Vistule.

Après la lecture de son message l'empereur a placé son casque sur sa tête et a attendu un moment les trois honras d'usage pour le roi que Herr Schaffner, le doyen de l'Assemblée, a le privilège de proposer.

Mais Herr Schaffner a oublié, et après une pause embarrassante l'empereur s'est dirigé vers la porte suivis des princes et des ministres.

Quelqu'un a alors averti Herr Schaffner, qui a proposé les honras, lesquels ont été poussés avec enthousiasme.

EN COREE.

Séoul, Corée, 16 janvier — La garde d'infanterie de marine à la légation des Etats-Unis a été augmentée.

Soixante hommes d'infanterie de marine sont arrivés hier soir et sont installés dans le bâtiment de la compagnie d'électricité.

La presse native se montre légèrement agressive envers les résidents étrangers, et il est encore possible que des troubles éclatent.

Un navire de guerre allemand vient d'arriver à Chemulpo.

Un changement dans le personnel du gouvernement a commencé en faveur des Japonais.

Il est probable que ce changement apaisera complètement la population.

Les autorités américaines ont pris la précaution de faire escorter par des hommes les femmes et les enfants dans les rues.